

## Le *Divan* de Goethe à l'origine du courant orientaliste européen

Tahmouress Sadjedi  
Maître-assistant, Université de Téhéran, ReCeLLT



Synergies Inde n° 4 - 2009 pp. 153-159

**Résumé :** *Goethe prend connaissance de la poésie de l'Orient à partir de 1814, et publie son West-Ostlicher Divan, pourvu de nombreuses notes, en 1819. Pour cela il s'est appuyé sur des sources abondantes : des traductions déjà réalisées, mais aussi des échanges avec des orientalistes confirmés (entre autres : Gottfried Kosegarten). À sa suite, Hugo, dans Les Orientales (1829), met en évidence l'importance de la littérature orientale, qui va inspirer une grande partie des romantiques français.*

**Mots-clés :** *Goethe, Hammer-Purgstall, Hugo, Kosegarten (Gottfried), orientalisme, romantisme.*

**Abstract:** *Goethe got in touch with Oriental poetry during the year 1814, and published his West-Ostlicher Divan, with numerous notes, in 1819. This was the result of abundant consultations: translations which were at his disposal, and also contacts with erudite German orientalists (such as Gottfried Kosegarten). A decade later Hugo, in his Orientales, pointed on the importance of Oriental literature, which was to give way to new themes among French romantic poets.*

**Keywords:** *Goethe, Hammer-Purgstall, Hugo, Kosegarten (Gottfried), orientalism, romanticism.*

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'orientalisme a pris une dimension considérable en Europe, et les langues et les littératures orientales sont devenues l'objet principal des travaux des spécialistes. De ce fait, les notions de l'homme et même de l'histoire strictement méditerranéenne ont aussi pris une autre dimension. C'est dans ce contexte que les tentatives littéraires ont apporté une contribution notable au romantisme. La question des origines de la coïncidence de l'orientalisme avec le romantisme, et surtout la tentative originale de Goethe, qui a entraîné celles de Hugo et de tant d'autres romantiques, a suivi un processus extrêmement délicat, notamment à une époque où la littérature comparée était à l'ordre du jour. Nous essayerons donc d'examiner ces origines et de les suivre à travers la collaboration des romantiques avec les orientalistes.

L'orientaliste autrichien Joseph von Hammer-Purgstall a joué, dans l'orientalisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle, le même rôle qu'Antoine-Isaac Silvestre de Sacy. En effet, les deux orientalistes ont publié, en tant qu'iranisants, des traductions et des essais sur la littérature persane, ainsi que sur l'histoire littéraire de la Perse. Mais, contrairement à Silvestre de Sacy, qui n'avait jamais visité l'Orient, Hammer, drogman des consulats d'Autriche dans les Échelles du Levant, avait passé plusieurs années de sa vie consulaire dans ces contrées, notamment en Egypte, en 1801 (Michaud, 1858, T. 34 : 552 sqq). À la suite de quoi il était retourné à Vienne avec un nombre considérable de manuscrits orientaux, et par la suite en avait traduit un grand nombre dont quelques-uns se rapportaient à la littérature persane. Mais le travail qui l'avait fait connaître en Europe était essentiellement le *Divan* de Hafez, poète persan du XIV<sup>e</sup> siècle, dont il avait donné, en 1812, à Tübingen, une traduction allemande en trois volumes : *Der Divan des Mohammed Schemseddin Hafis, aus dem Persischen zum Erstenmale ganz übersetzt* von J. Hammer.

Goethe, qui connaissait Hammer et admirait ses travaux orientalistes, avait déjà été initié aux études orientales par son maître et ami, Johann-Gottfried Herder (Schwab, 1950 : 64 et 184). De plus, il avait déjà largement subi l'influence occidentale (Gide, 1963 : 16) et avait publié un grand nombre d'ouvrages. Aussi, vers 1813 (Schwab, 1950 : 198), et à une époque où la parenté des langues était à l'ordre du jour, grâce au célèbre discours prononcé par William Jones (Schwab, 1950 : 59 et 198) en 1786, Goethe avait-il commencé à apprendre le persan (Schwab, 1950 : 113 et 198) et à subir, cette fois, l'influence orientale - à plus de 70 ans, aux dires de Gide (Gide, 1963 : 16) - à travers la traduction du *Divan* de Hafez par Hammer.

Chose curieuse, tandis que Herder avait tranché pour Saadi, compatriote de Hafez, qu'il avait trouvé « un agréable professeur de morale, dont les *symboles* habillaient les plus belles sentences de la *Bible* d'une robe neuve » (Boissel, 1973 : 107, Goethe s'était intéressé à Hafez grâce à Hammer. A partir de ces années-là les choses se précisent. Goethe commence alors à étudier les ouvrages concernant la Perse, en partie, et l'Orient, en général, et à en extraire des notes précieuses et étendues, notamment sur les poètes et les écrivains persans dont les noms retentissaient aussi bien dans les récits de voyages que dans les traductions des orientalistes.

Vers cette époque, une heureuse coïncidence se produit, dont Goethe profite pour son projet de travail qui commence à prendre forme. Le jeune orientaliste prussien, Gottfried Kosegarten, qui vient de terminer ses études en langues orientales à Paris, chez Silvestre de Sacy ainsi que chez Antoine-Léonard de Chézy, tous deux professeurs de persan, respectivement au Collège de France et à l'École des langues orientales vivantes, rentre à Greifswald, et il est alors nommé, à l'Université de cette ville, adjoint en théologie et en philosophie. Ses travaux orientalistes attirent l'attention de Goethe qui, depuis 1775, est ministre de Weimar. En 1817, il l'invite chez lui et le fait nommer professeur de langues orientales à l'Université d'Iéna (Dugat, 1968 : T. I, 3-4).

Mais cette invitation à Weimar a un autre sens : depuis 1814, Goethe étudie la poésie orientale à travers les traductions et les travaux des orientalistes, et il a, en outre, l'intention de prendre, chose rare, voire extraordinaire, ce jeune iranisant pour son conseiller en littérature orientale, et faire entrer ainsi cette littérature dans la littérature occidentale. C'est déjà une date historique dans les annales de la littérature européenne, et la tentative qu'il va entreprendre a déjà aussi la force de l'innovation d'un poète chevronné et âgé. « Il convient de ne pas oublier », rappelle Schwab, « qu'une des premières histoires de la culture écrites d'après la jeune science orientaliste avait été l'ensemble des notes ajoutées par Goethe au *Divan* » (Schwab, 1950 : 137).

En effet, apporter des éclaircissements et des notes, destinés alors à rendre claire la traduction, et faire éventuellement ressortir les ressemblances, et par là, acclimater la poésie orientale en l'accommodant pour les lecteurs européens, le tout avait déjà été entamé, avec succès, par Jones dans sa *Grammar of the Persian Language* (1771, traduit en français l'année suivante à Londres sous le titre *Grammaire persanne* [sic]), ainsi que dans d'autres ouvrages orientalistes qu'il publia par la suite. A propos de la finesse de sa tentative, Goethe fait la remarque suivante : « en homme avisé, il cherche à relier l'inconnu au connu, les valeurs vraies aux valeurs reconnues » (Schwab, 1950 : 210).

On sait maintenant quelles étaient les sources du *Divan* de Goethe (Goethe, 2000 : 23-32), et avec quelle passion et quelle patience il avait lu tant de revues et d'ouvrages portant sur la littérature orientale, sur l'histoire de l'Orient ainsi que sur les récits de voyage, mines de renseignements sur les coutumes et les mœurs des orientaux pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, aussi, pour les écrivains du siècle suivant. Il faut placer, en tête de ces sources, la première revue polyglotte européenne, *Die Fundgruben des Orients* (*Les Mines de l'Orient*) (Mohl, 1879 : t. I, 40). Hammer avait eu, malgré ses occupations habituelles, l'heureuse idée de faire appel, pour la fondation de cette revue, à l'orientaliste polonais, Wenceslas Rzewuski, et de lui demander aussi de la financer. Ce polonais fortuné, « à la mode de Bretagne » (Bouteron, 1950 : 160-167), connu chez les Arabes sous le nom d'émir, était un oncle de l'épouse de Balzac, Mme Hanska, et, en 1835, Hammer avait invité le couple à Vienne.

En 1809, le premier volume de cette revue est publié à Vienne, avec l'avant-propos de Hammer et le concours de plusieurs grands orientalistes de l'Europe, notamment de la France. Il a eu alors l'heureuse idée de tirer du *Coran* (Sourate, II, 142), l'épigramme suivante de la revue: « Gottes der Orient und Gottes ist der Occident ; er leitet, wen er will, den wahren Pfad. » (Dieu est le maître de l'Orient et de l'Occident. Il guide celui qu'il veut par le droit chemin). Rappelons au passage, que Gide, influencé par Goethe et Hammer, donnera, lui aussi, dans ses *Nourritures terrestres* (1897), une épigramme prise au *Coran* (Sourate II, 23): « Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre ».

En somme, ce premier volume fraye bien la voie, en sorte que dans les années suivantes, et jusqu'en 1818, cinq autres volumes seront publiés, et Goethe, lui aussi, aura tout son temps pour les étudier (Goethe, 2000 : 24, n. 3 ; 29, n. 26 ; 30, n. 35 ; 31, n. 37 et 41.). C'est dans ce recueil magistral que les orientalistes

de l'époque, notamment Silvestre de Sacy, Hammer, Antoine-Léonard Chézy, Etienne-Marc Quatremère, Joseph-Marie Jouannin, Vincenz von Rosenzweig et beaucoup d'autres publieront le texte et la traduction de plusieurs poètes persans et les feront largement connaître au grand public.

Une autre source importante est la traduction des ouvrages orientaux de Jones, en particulier, 1) *Poeseos asiaticae commentariorum libri sex* (1774), dont il existait aussi une édition allemande publiée en 1776, avec des notes, par l'orientaliste J. G. Eichhorn; 2) *The Moallakat :or Seven Arabian Poems* (1783), dont il existait une traduction faite en 1802; 3) *Sacountalâ* (1789), dont on avait également donné une version allemande en 1791. Goethe n'avait nullement oublié les travaux des compatriotes de Jones, comme Thomas Hyde, *Historia Religionis veterum Persarum* (1700) et William Ouseley, *The Oriental Collections*, vol. 1-3 (1797-1799), ni ceux de son célèbre compatriote, Heinrich Friedrich von Diez, comme *Denkwürdigkeiten von Asien [...]* (1811-1815), et *Buch des Kobus, oder Lehren des persischen Königs Kjekjawus* (1811) (pour toutes les références antérieures, voir Goethe, 2000 : 24-25), auquel il fait à maintes reprises allusion (Fekri-Erhad, 1996 : 26). Il ne pouvait pas, non plus, oublier ceux de Chézy, traducteur de Djami, avec *Medjnoun et Leïla* (1807), et ceux d'autres qu'il a eu le plaisir de lire jusqu'au début de l'année 1819 (Goethe, 2000 : 27 et 31).

On sait que Goethe avait vivement remercié Kosegarten de l'avoir bien aidé dans sa tâche, mais on n'avait alors aucune déclaration de la part de ce dernier. Grâce à Henri Dehérain, historien des études orientales, et l'homme qui a largement enrichi nos connaissances sur ces études en publiant un grand nombre de documents et de lettres inédits (Dussaud, 1942-43 : 258), nous savons maintenant que Kosegarten a entretenu avec Silvestre de Sacy une correspondance suivie et qu'il lui posait nombre de questions concernant la littérature orientale. D'ailleurs la plupart des lettres qu'il lui a écrites se rapportent à la période pendant laquelle il a collaboré avec Goethe, auquel il fournissait les matériaux de son travail, publié finalement à Stuttgart, en 1819, sous le nom de *West-Östlicher Divan* (*Divan occidental - oriental*).

En effet, c'est le 1<sup>er</sup> décembre de cette même année 1819 que Kosegarten parle de sa collaboration avec Goethe, dont voici un passage du plus haut intérêt pour l'orientalisme français, dont le représentant le plus prestigieux est alors Silvestre de Sacy (Dehérain, 1915 : 228-9) :

*Je profite de l'occasion que me donne Son Excellence le Ministre d'État du grand-duc de Weimar, M. de Goethe, pour vous écrire quelques lignes. M. de Goethe célébré chez nous comme le premier de nos poètes vivants et s'intéressant à ce qu'il y a de beau et de bon chez tous les peuples s'est occupé de temps en temps de la poésie orientale, en l'étudiant au moyen de traductions d'imitations qu'il a pu se procurer. Puis il a composé lui-même une suite de petits poèmes pour y retracer le génie et le caractère des poètes orientaux tels qu'il les a saisis, et pour faciliter la lecture de ces poèmes aux occidentaux, il y a joint quelques aperçus concernant l'histoire et les éléments de la poésie orientale. Il a nommé cet ouvrage: Westöstlicher Diwan, et comme il parle vers la fin du livre de nos savants, qui ont contribué à rendre connue la littérature*

*orientale, il n'a pu se passer d'ajouter aussi un petit compliment pour vous, qui avez tant de titres à la reconnaissance des amateurs de la poésie de l'Orient. M. de Goethe me chargea de mettre ce petit salut en arabe, et vous verrez sur l'avant-dernière page du livre, comme je me suis tiré d'affaire.*

À part la publication de ce livre, qui fut un événement sans précédent dans l'histoire de la littérature occidentale, nombre de questions avaient aussi été posées sur l'érudition orientale de Goethe. Aussi voyait-on dans les périodiques de l'époque, les critiques avertis exprimer des doutes sur le « petit salut en arabe » (St \*\*\* , 1823 : 551), sorte d'hommage rendu en forme de quatrain à Silvestre de Sacy. Certes, il n'y avait aucun doute que le nom de cet orientaliste augmentât indéniablement la valeur du livre de Goethe, d'autant plus que, dès 1809, les gens louaient, partout en Europe, son érudition orientale, même ceux qui affirmaient que ce genre d'érudition « passait leur portée » : c'était le cas de P.-L. Courier (Salmon, 1905 : xx).

On sait que le *Divan* de Goethe se compose de deux parties dont l'une est en vers et l'autre en prose. La première partie est répartie en douze livres (*livre* se dit *nameh* en persan), portant donc douze titres persans, transcrits en allemand, et ayant des sujets fort simples comme le vin, l'amour, la religion, etc. Le premier livre commence par le poème intitulé « Hégir » ; le deuxième porte justement le titre de « Hafez-Nameh » ; le septième « Teimour-Nameh », du nom du fameux conquérant du XV<sup>e</sup> siècle, Tamerlan, déjà rendu célèbre par Christopher Marlowe en 1587; et le huitième « Zuleikha-Nameh ». En effet, la dernière passion amoureuse de Goethe avait pour prénom Marianne qui, dans la transcription poétique de Goethe, a été appelée « Suleika », et qui avait d'ailleurs écrit elle-même un certain nombre des poèmes de ce *Divan*.

La seconde partie comporte une série de notes et d'éclaircissements sur l'histoire, la littérature, les coutumes et les mœurs des Orientaux, ainsi que la présentation bibliographique des poètes persans comme Ferdaussi, Anvari, Neami, Djalal-al Din Roumi, Saadi, Hafez, Djami, et, puis, par ailleurs, des considérations sur la poésie orientale et l'intérêt que le peuple iranien porte à la poésie, le tout destiné aux lecteurs européens (Zarrinkoub, 1977 : 289-300).

Goethe termine son *Divan* avec deux distiques du compatriote de Hafez, Saadi, qui, lui aussi termine son *Golestan*, avec ces mêmes distiques ; les voici :

*Nous avons donné des conseils en leur lieu (opportun), fruit de maintes journées consumées (en pratique).*

*Si ces conseils ne trouvent pas d'accès à l'oreille du goût de quelqu'un, soit: les messagers ne sont tenus qu'accomplir leur message!*

Les conséquences de cette tentative de Goethe sont alors plus éclatantes en France qu'ailleurs. Dix ans après la publication du *Divan*, Victor Hugo, le jeune poète romantique de l'époque, donne la réplique à ce recueil et présente le sien sous le nom d'*Orientales* (1829). En effet, depuis quelque temps déjà il demandait à ses amis un traducteur qui lui fit connaître « les plus jolis poèmes de l'Orient » (Schwab, 1950 : 351), suivant alors la voie de Goethe. Finalement, il choisit comme conseiller l'orientaliste Ernest Fouinet qui lui fournit une

abondante documentation orientale, passée dans les notes des *Orientales* (Schwab, 1950 : 19).

Ce recueil a alors joué en France un rôle symétrique à celui qu'avait eu le *Divan* en Allemagne. Hugo, dans la célèbre « Préface » de ce recueil, affirmait une vérité absolue de son époque, et laissait échapper par là un aveu (Schwab, 1950 : 384) : « l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle *l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu* [souligné par nous] » ; de plus, en ce qui concernait les notes de Fouinet, il affirmait aussi, dans la « Préface », qu'il en prenait « au hasard et à la hâte dans la grande mine d'Orient ».

Hugo, qui ne se contentait pas de l'érudition orientale de Fouinet, eut aussi d'autres conseillers, comme le Baron Ferdinand d'Eckstein, d'origine danoise et spécialiste des études bouddhiques, le sinologue Guillaume Pauthier et l'indianiste Théodore Pavie (Schwab, 1950 : 373). De son côté, Alphonse de Lamartine avait eu, pendant plusieurs années consécutives, une fréquentation assidue avec Eckstein, qu'Heinrich Heine appelait Baron Boudda (Schwab, 1950 : 282).

Ce baron, dont le secrétaire était alors Philarète Chasles, connu de tous les comparatistes, avait noué, à Paris, des relations d'amitié avec les écrivains les plus célèbres de son temps. Alfred de Vigny fréquentait Guillaume Pauthier, l'indianiste Barthélémy Saint-Hilaire et l'hébraïsant Adolphe Franck (Schwab, 1950 : 373). Gérard de Nerval eut comme collaborateur, pendant quelque temps, l'indianiste Joseph Méry (Schwab, 1950 : 371) ; plus tard, lorsqu'il fit un voyage en Orient, il se mit en rapport avec l'iranisant Édouard Gauttier d'Arc, et deux arabisants installés en Orient, le Dr. Nicolas Perron et le médecin français Clot-Bey (Antoine Barthélémy Clot) (Cellier, 1974 : 96).

Selon Schwab, Stendhal a fréquenté, pour son essai intitulé *De l'Amour*, une grande figure de l'orientalisme français, Claude Fauriel, qui, par ailleurs, renseignait aussi Sainte-Beuve. Félicité de Lamennais eut pour conseiller l'iranisant Eugène Boré (qui avait lui-même vécu à Esfahan), et connaissait aussi Eckstein (Schwab, 1950 : 108, 335, 341). Prosper Mérimée, un proche parent de l'arabisant Fulgence Fresnel, connaissait l'indianiste Jacquemont (Schwab, 1950 : 347), ainsi qu'Arthur de Gobineau (Gaulmier, 1966 : 675-91).

On pourrait aisément ajouter encore d'autres noms de cette époque, mais nous croyons que la liste de ceux qui ont été cités est déjà assez significative et témoigne de l'atmosphère régnant à l'époque du romantisme ; ce mouvement se nourrit alors de l'orientalisme scientifique, qui touche aussi bien d'autres domaines et a contribué au développement d'autres domaines, comme la linguistique, la mythologie comparée, la littérature comparée, ainsi que l'intérêt pour le médiévisme pour l'histoire de la philosophie. C'était aussi, rappelons-le, l'histoire d'une révolution de l'esprit qui était due à la découverte de l'Asie par les orientalistes ; ce qui justifie l'expression qu'avait forgée Edgar Quinet : la « Renaissance orientale ». Un humanisme étroitement méditerranéen avait donc finalement cédé la place à un humanisme total.

## Bibliographie

- Boissel, J., 1973. *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, Paris, Klincksieck.
- Bouteron, M., 1950. « L'inscription de *La peau de Chagrin* et l'orientaliste Joseph de Hammer », *Revue de Littérature comparée*, t. 50, p. 160-7.
- Cellier, L., 1974. *Nerval*, Paris, Hatier.
- Chodzko, A., 1883. *Grammaire de la langue persane*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Maisonneuve.
- Dehéraïn, H., 1915. « La réputation de Silvestre de Sacy parmi les orientalistes allemands, ses contemporains ». *Journal des Savants*. p. 223-34.
- Dugat, G., 1868. *Histoire des orientalistes de l'Europe*, Paris, t. 1.
- Dussaud, R., 1942-3. « La contribution de Henri Dehéraïn à l'histoire de l'activité scientifique française en Syrie ». *Syria*, t. 23, p. 258-67.
- Fekri-Erchad, D., 1996. « L'influence de Ghabous - Nameh sur les poèmes de Goethe ». *Revue de recherches de l'Université d'Esfahan. Sciences humaine*, vol., N<sup>os</sup> 1-2, p. 25-34 [en persan].
- Gaulmier, J., 1966. « Mérimée, Gobineau et les Bohémiens ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. 66, p. 675-91.
- Gide, A., 1963. « De l'influence en littérature ». *Prétextes*, Paris, Mercure de France, p. 9-21.
- Goethe, J. W. v., *West-Östlicher Divan*, 2000. Traduction persane par Kouroch Safavi, Téhéran, éd. Hermès.
- Michaud, L.-G., *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, Desplaces, 1858, T. 34.
- Mohl, J., 1879. *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*, Paris, Reinwald, t. 1.
- Salmon, G., 1905, *Silvestre de Sacy (1758-1838)*. Précédé d'une biographie par Hartwig Derenbourg, Le Caire, IFAO, t. 1.
- Schwab, R., 1950. *La Renaissance orientale*, Paris, Payot.
- St \*\*\*, A., 1823. « West-œstlicher Divan. - Divan occidendo-oriental, ou Anthologie Arabe et Persane par Goethe ». *Revue encyclopédique*, t. XX, p. 546-53.
- Zarrinkoub, A.-H., 1977. « Goethe et la littérature persane ». In : *Notes et pensées*, Téhéran, éd. Tahouri, p. 289-300 [en persan].